

GENÈVE REDEVIENDRA-T-ELLE CITÉ DE LA SOIE ?

nos enquêtes

Si l'homme heureux est celui dont se réalise le rêve de toujours, M. Fiandrino mérite ce qualificatif. Dès son enfance, dans sa Provence natale, sa distraction favorite était d'élever, comme d'autres de ses petits camarades, des vers à soie et de suivre les phases successives des mystérieuses transformations qui, du papillon fera une chenille, de la chenille un cocon brillant. Il ressentait, ce faisant, le même émerveillement que la légendaire princesse chinoise qui, il y a quelque 5000 ans, découvrit le principe même qu'emploient nos filatures modernes, ayant vu se dévider sous ses doigts, dans la tasse de thé dont elle cherchait à le retirer, le cocon tombé par mégarde, qu'elle avait rapporté d'une promenade pour le montrer à ses amis.

Lorsque, il y a 25 ans, M. Fiandrino quitta son pays ensoleillé pour venir à Genève, il garda en son cœur le regret des petits compagnons de son enfance. D'année en année, ce sentiment se fit plus vif et un jour, à la veille de la guerre, il n'y tint plus; un sien parent lui ayant annoncé sa visite, il le chargea de lui apporter quelques œufs de ver à soie. Bientôt, dans l'atelier où il exerçait sa profession de tailleur-couturier, dans la cuisine même de son appartement, on put voir se développer une magnanerie en miniature! C'était, au début, une sorte de violon d'Ingres. Bientôt, pourtant, devint naître une idée plus vaste. Pour nourrir en effet ses premiers pensionnaires, M. Fiandrino avait dû parcourir toute la campagne genevoise à la recherche de mûriers; il avait recueilli quelques souvenirs, parlé à des vieillards qui se rappelaient qu'au temps de leur jeunesse, florissait la sériciculture. Pourquoi, se dit-il, ne pas essayer?

Trois ans se passèrent à élever des vers pour en recueillir les œufs. Un jour, il en posséda une appréciable quantité et voici que par un heureux hasard, il eut l'occasion d'exposer devant quelques personnes ses buts, ses projets. Au nombre de ses auditeurs se trouvait M. Arthur Privat, lequel, conquis, lui proposa de mettre à sa disposition son château de Plan-les-Ouates, alors inhabité, pour tenter en grand l'expérience. Du coup était trouvé l'espace nécessaire.

Que M. Fiandrino ait réussi à faire partager sa foi, rien d'étonnant à cela. Dès qu'il aborde le domaine des vers à soie, il devient lyrique et c'est en poète qu'il vous décrit les mœurs du bombyx du mûrier, vous conte ses origines chinoises, les étapes de sa venue en Europe, vous décrit le miracle de ces œufs que les sériciculteurs appellent la «graine» parce que, comme ceux de certains, ils peuvent se conserver, qui commencent par donner une larve, une chenille ensuite après cinq mues successives, dont le premier soin sera de construire cette maison de soie.

où elle s'enfermera pour devenir chrysalide avant d'en ressortir, 21 jours plus tard, sous forme d'un papillon ébahi ne vivant que d'oxygène, que la mort viendra cueillir sitôt achevée sa mission: la ponte.

Cette fois, M. Fiandrino a su la faire partager autour de lui et en premier lieu à sa femme, devenue sa fidèle collaboratrice. Tout poète qu'il soit d'ailleurs, il n'a rien d'un utopiste. Il a lu nombre de traités consacrés à l'élevage et pour s'être heurté personnellement à des difficultés, a aujourd'hui acquis l'expérience. A ceux qui doutent, il répond que ce qui a été peut exister à nouveau et que Genève fut dans le temps une capitale de la soie, comme nous l'apprennent les vieux grimoires décrivant la venue, en l'an 1299, de messagers chargés par la princesse Sibilla de Bavière, épouse d'Aymé V, comte de Savoie, d'acquiescer la «graine» nécessaire pour introduire au Piémont la sériciculture. Il leur rappelle également qu'il y a une cinquantaine



Presque aussitôt après leur sortie du cocon, les papillons femelles pondent environ 500 œufs extrêmement petits, puisqu'il en faut quelque 1000 pour en faire un gramme. Une des principales difficultés du sériciculteur consiste précisément à recueillir ces œufs que le papillon a le plus de peine à déposer un peu partout. M. Fiandrino imagine ce système de petits cornets où il peut enfermer ses insectes.



Voici comment se présente l'insecte parfait: le bombyx du mûrier.

d'années encore, la Suisse produisait quelque 210 000 kg. de cocons. Il connaît les raisons du déclin: la concurrence des produits d'Extrême-Orient, l'avènement plus tard de la soie artificielle, mais il sait aussi qu'il suffit de prix rémunérateurs pour que renaisse chez nous cette industrie.

Or, les prix d'aujourd'hui, à ce que nous avons pu voir, la rendraient rentable et d'importantes maisons de notre pays sont toutes disposées à absorber la production. L'époque, par ailleurs, n'est-elle pas éminemment propice pour tenter l'expérience, en des temps où le développement de nos ressources naturelles passe au premier plan. Le mûrier, l'arbre d'or comme on l'a appelé, pousse en tous terrains et M. Fiandrino ne vise nullement à monopoliser à son profit l'élevage du ver à soie; tout au contraire, son vœu le plus cher serait qu'il soit entrepris partout où se trouvent réunies les conditions requises et qu'il puisse constituer, dans nos campagnes, un intéressant gain accessoire.

Installée l'été passé, la magnanerie de Plan-les-Ouates, la première depuis longtemps dans nos régions, va bientôt entrer dans sa phase d'exploitation industrielle. Verrons-nous un jour, dans la campagne genevoise, refluer la sériciculture tout comme au temps où à Ferny, M. de Voltaire surveillait en personne l'élevage de ses vers à soie et offrait à ses belles amies, cadeaux luxueux, des bas sortis de ses propres filatures.

C. L.



UNE MAGNANERIE A PLAN-LES-OUATES

Autrefois, la sériciculture était prospère à Genève et, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, on comptait de nombreuses plantations de mûriers de différentes variétés. Par la suite, l'industrie de la soie ne put résister à la concurrence étrangère et elle périclita relativement vite.

Entre les deux guerres, un jeune homme, M. Fiandrino, tailleur-couturier de son état mais passionné depuis son enfance par la sériciculture de sa Provence natale, vint s'établir à Genève et rêva d'y réintroduire la culture des vers à soie.

Pendant de nombreuses années, il parcourut le canton pour retrouver des mûriers, pour en planter même. Il se faisait aussi envoyer des œufs de vers à soie pour mettre au point son futur élevage. Il ne manquait aucune occasion d'intéresser les gens à son projet, à leur faire partager sa passion.

Parmi ces personnes se trouvait M. Arthur Privat qui, en 1940, avait acquis le «château» de Plan-les-Ouates. Il mit à la disposition de Fiandrino le premier étage du bâtiment inhabité et quelque peu délabré. Notre sériculteur y installa, en été 1943, la magnanerie de ses rêves.



Dessin de Auguste de Montfalcon, extrait de «Compensées», notice historique illustrée, du même auteur (1932)

La place ne manquait pas. Il aménagea des sortes de clapiers grillagés pour les œufs, les larves qui muent à cinq reprises avant de devenir chenilles, puis les cocons qui tissent en trois jours leur demeure de soie.

Les petites bêtes avaient besoin d'une grande quantité de feuilles. La plantation en pépinière restait insuffisante et Fiandrino recherchait dans les environs les mûriers existants. Il y en avait, en particulier, deux ou trois à Carouge dans le préau du «Stand» (actuellement Salle communale et Théâtre) ainsi que près du Tir au canon.

On le voyait remonter à Plan-les-Ouates à bicyclette avec, dans une petite remorque, des sacs pleins de feuilles de mûriers.

Les enfants des proches voisins qui jouaient souvent dans le bâtiment quand il était ouvert, avaient l'occasion de voir l'installation que Fiandrino, ou son épouse, commentait fièrement.

L'entreprise n'a, semble-t-il, jamais pris un grand essor et n'a guère duré plus de trois ou quatre ans.

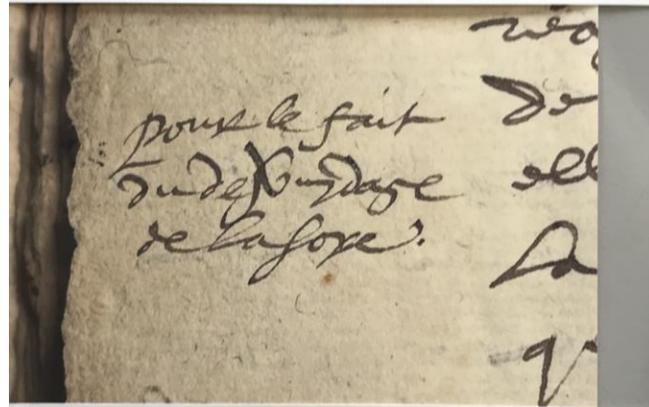
En 1950, la famille Pierre Chappuis qui possédait déjà la ferme acheta le «château» et entreprit une restauration courageuse qui permit d'aménager des logements et de redonner vie au bâtiment.

Paul Puh pour le Groupe des Archives

L'Hôpital Général et la Soie

Cette institution genevoise a joué un rôle particulier dans l'industrie de la soie à Genève. L'Hôpital Général fut établie en 1535, quelques semaines après la Réforme et la fuite des sœurs catholiques qui servaient les pauvres de la ville au Couvent des Clarisses. Il fut installé dans leur couvent, situé au Bourg de Four, et avait comme mission d'aider les orphelins, les veuves, les réfugiés, les malades et les indigents. L'Hôpital Général ne recevait pas de financement public, mais vivait de son patrimoine foncier, de donations, et de collectes dans les églises et auprès des habitants de la ville.

L'institution va mettre les pauvres au travail forcé dans différents domaines afin d'assurer la subsistance aux gens qu'elle accueillait, promouvant ainsi une industrie manufacturière dans la cité.



Très vite, l'Hôpital va contribuer à la production manufacturière de textiles de laine, puis de soie selon la demande de marchands-fabricants qui occupaient aussi une charge dans l'administration de l'institution. A partir de 1544, le dévidage de la soie fut introduit à l'Hôpital Général, sur la demande d'un couple de passementiers lyonnais récemment arrivés dans la ville. Le travail de la soie et l'élevage du ver à soie demandait un grand nombre de travailleurs et employait ainsi une main d'œuvre peu qualifiée de femmes et d'enfants, de malades ou d'assistées. Cette industrie va permettre à certaines femmes de prendre un rôle social plus important. En effet, le travail de la soie à l'Hôpital se faisait

sous la surveillance de «maîtresses» qui bénéficiaient d'un certain pouvoir car elles négociaient directement avec les marchands de soie au nom de l'Hôpital, prélevaient une somme sur la vente de la soie, et géraient l'entretien et les conditions de vie de ces travailleurs. Une de ces femmes particulièrement reconnue, fut la maîtresse, Dame Bertrande Favre qui exerça cette fonction pendant 40 ans jusqu'à l'âge de 87 ans (mourut en 1616)

Mérinos, mûriers et vers à soie

Au début de l'année 1797, Pictet de Rochemont avait fait venir de la bergerie de Rambouillet¹ douze béliers et brebis destinés à vivre désormais avec leurs descendants sur les grasses prairies de *La Praille* et de la *Queue d'Arpe*, pour le plus grand profit tout d'abord de leur propriétaire. Indifférent au froid, facile à nourrir, ce troupeau de mérinos, qui fournissait un engrais bienvenu, s'augmenta au point qu'on put en envoyer d'importants éléments à l'étranger, en Hongrie et en Russie méridionale notamment (1809).

Dans le pays même, l'exemple de l'agronome de Lancy avait été aussitôt suivi. Ce fut dans les quinze premières années du XIX^e siècle, un véritable engouement. En 1806, on comptait 10 000 têtes de ces animaux, à la toison remarquablement propre, réparties entre une vingtaine de troupeaux, dans les environs de la ville. En 1814, on évaluait à 153 000 livres la quantité des laines recueillies en suint dans l'arrondissement de Genève, dont 30 000 de laines mérinos.

On filait et l'on tissait à Lancy même; les châles de luxe, dont M^{me} Pictet surveillait la confection, étaient réputés et le préfet d'Eymar² encourageait ces essais.

On vanta durant quelques années encore les laines genevoises qui pouvaient concurrencer les plus renommées des pays voisins, leur finesse, leur douceur, leur égalité. Les plus beaux troupeaux, avec des qualités un peu différentes, étaient toujours ceux de MM. Pictet³, à Lancy et Duval, à Cartigny. Au concours de 1826, à

Carouge, on admira aussi ceux de Jaquemier, à Vesancy, de G. Boissier, à Pressy, d'Horace Boissier, à Ruth, de Vernet-Pictet, à Carra, de Simond, à Saint-Loup, de Micheli à Landecy. Mais en 1831, l'industrie des bêtes à laine et particulièrement des mérinos, déjà atteinte depuis 1819, périssait en raison de l'impossibilité d'importer des béliers de France, de là dégénérescence de la race, de là concurrence des troupeaux saxons.

Benedict Dufour avait acheté un troupeau dans le Jura, et c'est son jeune fils Guillaume-Henri Dufour qui le lui avait amené à Montrottier, après un pénible voyage pédestre. L'hiver 1807-1808, lui fit périr une grande partie de ses agneaux.

Vingt ans plus tard, cite Edmond Barde, une autre « expérience », celle de la plantation de mûriers et des magnaneries, devait avoir un destin analogue.

Encouragés par les théoriciens, renouvelant les essais entrepris au XVI^e siècle, cinquante-deux propriétaires au moins, de toutes les parties du canton et des régions voisines, sous l'impulsion du marquis de Bossi, agronome à Loëx, plantèrent l'arbre qui nourrit le ver à soie, ce mûrier blanc dont une jeune princesse chinoise, réussit, dit-on, malgré de sévères interdictions, à emporter au Khotan de la graine dans les coques de sa chevelure. En 1841, seize magnaneries étaient créées ou projetées et leur succès paraissait certain aux dirigeants de la « classe ».

Après avoir été longtemps une brillante industrie, à Genève même, la sériciculture se vit porter un coup mortel par l'importation des soies étrangères.

Cette industrie, florissante en 1844, comprenait en mûriers: 2690 arbres à haute tige âgés de 1 à 5 ans; 13 000 arbres nains âgés de 1 à 5 ans, plus 67 poses plantées en haies, taillis, pépinières, etc., âgés de 1 à 5 ans.

Les éleveurs de vers à soie avaient fourni, en cette année 1844, assez de cocons à la filature genevoise pour faire marcher pendant près de

¹ La ferme expérimentale de Rambouillet, créée en 1786, contenait un troupeau de 300 magnifiques moutons de la race transhumante acclimatée dans la province de Léon en Castille, donnés par le roi d'Espagne au roi de France et dont la tonte devait améliorer la qualité des laines françaises trop rêches à la quenouille.

² *Almanach*, 1954, p. 8.

³ « Je reviens toujours avec plaisir à mon ancien métier », disait Pictet de Rochemont, un jour où il avait retourné la terre destinée à recevoir des betteraves, où il avait admiré son champ de Carouge, celui des Crêtes, la beauté de ses trèfles, de ses pommes de terre et de son sainfoin.

L'élevage du ver à soie, né en Chine il y a plus de deux millénaires, a commencé à Genève il y a très longtemps. En 1299, un vieux texte décrit la venue dans la grande cité des Alpes de messagers chargés par la princesse Sibilla de Baugé, épouse d'Aymé V, comte de Savoie, d'acquérir la « graine » nécessaire au tissage de la soie dans le Piémont.

II Voltaire et la Soie

Un autre personnage joua un rôle surprenant dans l'industrie de la soie dans la région du Grand Genève: François-Marie Arouet, dit Voltaire.

Dans l'impossibilité de revenir à la Cour de Versailles, Voltaire s'exile en 1716, en Angleterre, en Prusse, puis choisit Genève pour s'y installer. Il y est accueilli par des amis, les frères Cramer, libraires ainsi que Théodore Tronchin, médecin célèbre de Rousseau et Diderot.

Après un séjour à Prangins, Voltaire s'installe à la résidence des Délices entre 1754-1759, où il rédige entre autres *Candide*.

Après avoir racheté et reconstruit l'ancien château fort, Voltaire déménage à Ferney en 1760. Cela marque le début d'une période prolifique pour Voltaire, tant au niveau de la production littéraire que de son engagement contre l'injustice, mais aussi dans un domaine bien moins connu, celui de l'industrie et l'agriculture.



|| La Magnanerie de Veyrier

On apprend dans un article du Journal de Genève publié le 5 juin 1839 sous le titre « Magnanerie au château de Veyrier », que : «...Messieurs Bouffier frères cherchaient à introduire la sériciculture dans notre canton...ces Messieurs ont fait établir une magnanerie dans l'un des bâtiments de dépendance de la campagne qu'ils possèdent, avec Monsieur Burdallet, à Veyrier».

En haut du chemin de l'Arvaz, une plaque disposée sur le portail d'entrée d'une maison représente un ver en train de manger sa feuille de mûrier et porte le nom magnanerie (terme venant de l'occitan magnan, qui désigne le bombyx du mûrier). Comme confirmation de cette activité dans notre commune, dans l'édition du 6 octobre 1840 du Journal de Genève, on trouve l'annonce suivante :

EXPOSITION DE SOIE

«Il sera exposé, pendant 8 jours, à dater de mercredi 7 courant, dans le magasin de Mmes sœurs Tirard, marchandes de nouveautés, rue de la Corraterie no2, des soies grèges produites cette année par la magnanerie du château de Veyrier, et par celle, de Monsieur Grand d'Hauteville à Hauteville, canton de Vaud.»

|| Le Château de Veyrier

L'éducation du château de Veyrier est particulièrement remarquable. Les frères Bouffier, agents d'affaires à Genève, avaient loué la dépendance pour y installer leur magnanerie en 1837. Ils se sont adjoints les services d'un magnanier français, Antoine Drugeat de Valence, qui a une excellente connaissance des mûriers et des vers à soie. Il a testé les meilleurs plants de mûrier et sélectionné le morus morettiana, qui donne d'abondantes feuilles, et choisi les meilleurs cocons, le Novi blanc et le Mirabel jaune. Trois ans plus tard, en 1840, le domaine est acheté par un notaire carougeois, Jean-François Burdallet pour moitié, par le bijoutier genevois Edouard Spidler pour un quart et les frères Bouffier pour le quart restant.

Dans un rapport de juillet 1841 sur la sériciculture genevoise publié dans le « Bulletin de la Classe d'Agriculture de la Société des Arts de Genève», la plantation Bouffier est citée pour la qualité des soies qu'elle produit. Dans le même rapport il est proposé d'organiser un concours du plus beau mûrier afin de stimuler la sériciculture locale. Et en 1843, la famille Durade de Veyrier obtient le premier prix.

Cette industrie de la soie, handicapée par le climat trop irrégulier et par les barrières douanières, périclita aussi vite qu'elle avait prospéré.

On apprend de la plume de Paul Puhl, membre de la Mémoire de Plan-les-Ouates, qu'entre 1945 et 1949 le premier étage du château de Plan-les-Ouates a été loué à un sériciculteur venu du Midi, Monsieur Fiandrino, qui renoua avec l'élevage de vers à soie.



5. Tum fronde, ramo, fascibusq; conditus, Se voluit, et pilæ in modum se contrahit.



6. Leon. Stradanus invent. Phil. Galle excudit.

Hinc vermium permulta sæpe millia Simul legunt, parantq; telas femine.

II Bibliographie: Industrie de la Soie à Genève

- Caussy, F., 1912. Voltaire Seigneur de Village, Hachettes: Paris.
- Choudin, L., 2002. Le Château de Voltaire. Deux siècles d'images, Société d'histoire et architecture du Pays de Gex, Association Voltaire à Ferney: Ferney.
- Deuber-Pauli, E., Candaux, J.D., (Ed) 1994. Voltaire chez lui. Genève et Ferney. Skira: Genève.
- Dumont, E-L., 1978. L'Industrie de la soie à Genève et les soucis financiers du roi Henri IV, in *Revue du Vieux Genève*, pp. 60-63.
- Guichonnet P.,(Ed), 1986. Histoire de Genève, Payot: Lausanne.
- Howard, K., 2018. From the Poor Clares to the Care of the Poor: Space, Place, and Poverty in Sixteenth-Century Geneva, in *Footnotes: A Journal of History*, Vol. 2, pp. 260-285
- Jager, H., 2020. Entre sein et mamelle: la tétine féminine et animale dans des sources iconographiques du XIIIe au XVe siècle, «L'hybridité: pratiques et perspectives» Actes des Journées doctorales du Laboratoire Litt&Arts, Grenoble, UGA.
- Johnson, W. 1996. Voltaire as a student of fire science, manufacture and man of business, in *Journal of Materials processing Technology* Vol. 56, pp. 1-15.
- Mottu Weber, L., 1979. Les femmes dans la vie économique de Genève, XVIIe-XVIII siècles. *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, 16, p.395.
- Mottu Weber, L., 1982. Des Vers à soie à l'Hôpital en 1610, un bref épisode de l'histoire de la soierie à Genève, in *Revue du Vieux Genève*, Vol. 12, pp.44-49.
- Mottu Weber, L. 1985. Rouets, navettes et dévidoirs à l'Hôpital général de Genève : (XVIIe-XVIII siècles). Genève: Hospice général.
- Mottu Weber, L., 1987. Economie et Refuge à Genève au siècle de la Réforme. La draperie et la Soierie (1540-1630). Edition Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève: Genève.
- Mottu Weber, L., 1987. Économie et refuge à Genève au siècle de la Réforme. La draperie et la soierie (1540-1630). Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève: Genève.
- Perey, L. et Maugras, G., 1885. La vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney 1754-1778, Calmann Lévy: Paris.
- Pluz, A.M., Mottu-Weber, L., 1992. L'économie genevoise, de la Réforme à la fin de l'Ancien Régime, XVIIe-XVIII siècles, Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève. *Revue d'Histoire Moderne & Contemporaine*, 39(2), pp.327-328.
- Roth-Lochner B.,1985. 700 ans d'assistance à Genève : des hôpitaux médiévaux à l'Hospice Général, Archives de l'Etat de Genève: Genève.
- Trousson, R. et Vercruyse, J., 2020. Dictionnaire Général de Voltaire, Champion: Paris.
- Zanier, C., 2007. La Fabrication de la soie: Domaine réservé aux femmes, in *Travail, Genre et Société*, No 18, pp. 111-130.

Sophia Milosevic Bijleveld, Ph.D.

